

Jean-Marc Massie, Real La Rochelle, David Leblanc

Yvon Paré

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2008). Compte rendu de [Jean-Marc Massie, Real La Rochelle, David Leblanc]. *Lettres québécoises*, (131), 39–40.



☆☆☆

Jean-Marc Massie, *Montréal démasquée*, Montréal, Planète rebelle, 2007, 80 p., 23,95 \$.

Jean-Marc Massie se permet de refaire le monde

Le conte permet de réécrire l'histoire, de se moquer des possédants et d'assumer la revanche de l'opprimé sur les puissants. Jean-Marc Massie illustre, une fois de plus, qu'il est de la grande lignée des inventeurs de mondes.

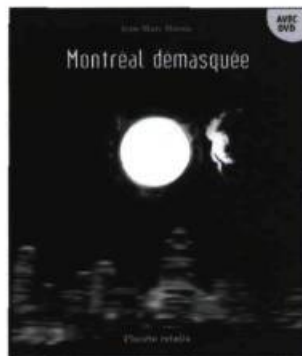
Vous pensez connaître les débuts de l'Amérique? Vous croyez que Jacques Cartier a été le premier à remonter le Saint-Laurent et à mettre le pied en cette terre du Canada. Détrompez-vous! Jean-Marc Massie prouve que notre histoire est un malentendu. Montréal a été fondée par des esclaves africains qui ont réussi à se libérer de leurs chaînes. Après des semaines de navigation, ils ont échoué au milieu du Saint-Laurent à la hauteur de la ville du maire Tremblay. Et le mont Royal n'est pas une simple montagne au cœur d'une île.

Chaque dimanche, le mont Royal est noir de monde. Le son des tam-tams pénètre le sol de Montréal, cette terre qui a été recueillie d'un peu partout aux alentours du Sao Bento; le son s'engouffre jusque dans un vieux bateau vide, enfoui là depuis des siècles. Et chaque dimanche, pour sortir la ville de sa torpeur et chasser l'aliénation masquée de l'homme rose, le bateau renvoie en écho le chant de Capitaio sur le rythme de la lourde et puissante pulsation cardiaque des révoltés du Sao Bento, lointains, lointains ancêtres des Nègres blancs d'Amérique. (p. 29)

Ce conteur à l'imaginaire débridé et foisonnant sait décortiquer la réalité pour lui donner une autre dimension. Étonnant, inventif et éblouissant.

IMAGINAIRE

Si Jean-Marc Massie, dans *Delirium Tremens*, nous égarait souvent à la fin de ses histoires, ce n'est plus le cas. Il maîtrise son imaginaire et esquisse une fresque magnifique dans *Montréal démasquée*. La plus grande ville du Québec prend une couleur inédite, se transforme en cité mythique et sensuelle.



JEAN-MARC MASSIE

Un peu plus à l'est, sur la terrasse du Saint-Sulpice, intellos post-bippies et activistes altermondialistes dissertaient sur le réchauffement de la planète et ses conséquences sur la fertilité des batraciens. Aux limites du quartier gai, la vapeur blancbâtre des saunas masquait la grisaille du smog, créant ainsi une hypercondensation de toutes les pulsions sexuelles de la ville. Cuir, latex, masques en cuirette, tattoo, piercing, pubis épilés et torsos bombés avaient la cote sur la Sainte-Catherine à l'est d'Amberst. Sous le pont Jacques-Cartier, on faisait l'amour à plusieurs, à voile ou à vapeur; l'important, c'était d'y mettre sa sueur. (p. 37)

Son DVD montre un sorcier sur scène qui danse, chante et invente un univers d'un geste de la main. Il faut le lire surtout, le plaisir est décuplé. Massie connaît les possibilités de l'oral et de l'écrit, deux modes d'expression qu'il maîtrise parfaitement.

☆☆☆

Réal La Rochelle, *Les recettes de la Callas*, Montréal, Leméac, 2007, 104 p., 15,95 \$.

Maria Callas aimait-elle mettre la main à la pâte ?

Réal La Rochelle

Les recettes de la Callas

Réal La Rochelle emprunte un chemin particulier pour raconter Maria Callas, une chanteuse que l'on a baptisée la *soprano assoluta*. Une cantatrice remarquable qui a vécu deux vies.

Pendant son adolescence, jusqu'au début de la vingtaine, Maria Callas a été une jeune femme rondelette, quasi

obèse. Lors de la Seconde Guerre mondiale, en Grèce, la jeune femme connut des problèmes de poids pendant que la population crevait de faim. On n'a pas de mal à imaginer qu'elle a éprouvé des sentiments partagés envers la nourriture. Il faudrait peut-être un psychanalyste pour tout embrouiller ou percer le mystère.

Et à partir de 1953, elle retrouva une taille de guêpe, comme si elle avait changé de corps. Une véritable métamorphose. Et quel beau terrain pour les spécialistes qui n'ont pas manqué de s'interroger sur la voix de Callas avant et après.

La comparaison de certaines œuvres enregistrées aux deux périodes différentes, la grasse et la maigre, apporterait certainement une compréhension plus aiguë et plus fine du phénomène. Ce travail remettrait également en perspective une affirmation erronée de la cantatrice. Elle insistait pour dire que ses enregistrements en studio avaient été faits alors qu'elle était mince, et que cette situation n'avait pas altéré sa voix. Or, tous ses enregistrements Cetra et EMI, de 1949 à 1953, ont été réalisés alors qu'elle était obèse. (p. 52)

La Divina ne s'attardait guère devant ses fourneaux, on s'en doute. Il semble impossible de prouver qu'elle cuisinait, comme le découvre le scribouillard du

récit de Réal La Rochelle qui doit trouver les recettes originales de la chanteuse. Et ses obsessions ou ses faiblesses alimentaires, Maria Callas pouvait les confier à un cuisinier ou les satisfaire dans les plus grands restaurants.

ÉPOQUE

Callas est peut-être l'une des premières vedettes de l'opéra à avoir vécu et avoir péri par l'image. Elle précédait ses contemporaines sous cet aspect. Elle s'acharna à préserver cette « taille de guêpe », malgré des difficultés à contrôler son poids. Une obsession qui l'entraîna dans la mort. Mais où commence la fabulation et où est la réalité? Les grandes figures semblent drainer les mystères. « Callas, boulimique de drogues, est morte stupidement d'une overdose. Comme Marilyn Monroe, Janis Joplin, Jim Morrison. Tous Étasuniens. Tous porteurs de musiques d'autodestruction. » (p. 87)

Ce récit bien documenté permet de découvrir une femme angoissée et pleine de contradictions. Réal La Rochelle donne envie de s'attarder auprès d'une artiste remarquable qui a vécu des « vies exceptionnelles ». Cela explique peut-être la fascination qu'elle exerce encore sur les amateurs de chant lyrique. La Rochelle m'a fait retrouver les quelques disques de Callas que je possède. Pour les écouter et les entendre avec une autre oreille.



David Leblanc, *La descente du singe*, Montréal, Le Quartanier, 2007, 200 p., 18,95 \$.

L'écriture pour le plaisir du jeu et de la voltige

La descente du singe ressemble à un feu d'artifice qui illumine la nuit pendant quelques instants. Éblouissement, applaudissements et puis retour des ténèbres et du silence.

De courts textes donc, un goût prononcé pour les jeux de mots, les suites absurdes, l'étrangeté, les pirouettes qui déstabilisent et laissent en déséquilibre... J'ai rapidement renoncé à chercher des ancrages dans ces récits qui empruntent toutes les directions. On s'y perd souvent. C'est voulu, songé, dira-t-on.

Quel livre étrange! David Leblanc parvient à être amusant, sérieux quand il se donne la peine de s'attarder à son propos. Le plus souvent, il résiste mal à la danse des sophismes. Il raffole de l'absurde, jongle avec les sonorités et patauge dans une logique étrange. Bien sûr, le lecteur

peut sourire devant les saluts faits à certains écrivains et s'amuser de ces paralogismes ou faux textes philosophiques.

Considérant qu'un mot peut faire image et qu'une image vaut mille mots, nous tiendrons pour acquis qu'un mot qui fait image vaut mille mots. Ces mille mots feront chacun image, et chaque image vaudra mille mots donnant chacun une image valant mille autres mots, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'esprit se retienne d'aller plus loin, car il est difficile de se faire une idée – appelons cela une image mentale – de ce que représentent mille fois mille fois mille fois mille fois mille fois. Aussi est-il faux de croire qu'une image vaut mille mots, puisqu'il en est un qui les vaut toutes: infini. (p. 129)

ET APRÈS ?

Je suis toujours un peu mal à l'aise après une telle lecture. L'impression d'être aspiré par une écriture qui impluse et tente de briser les moules. On le sait, les mots tracent des frontières qu'il est à peu près impossible de déplacer. Il faudrait oser, aller aussi loin que Claude Gauvreau pour inventer une autre dimension, une autre logique, et ce, à ses risques et périls.

Je n'écris pas. Sujet+verbe+complément. Je n'ai pas dit que je n'écrivais rien, encore moins que je n'avais rien à écrire, ce qui ne revient pas du tout au même, quoique le fait de n'avoir rien écrit jusqu'à présent puisse le laisser croire. J'aurais pu dire « laisser entendre », écrire « laisser paraître », mais je n'en ai rien fait. Je n'écris pas, c'est tout. (p. 111)

Que dire de ce puzzle que l'on oublie la dernière page tournée? Oui, c'est original, touffu, et Leblanc démontre une bonne maîtrise de l'écriture. Est-ce suffisant? Quelques trouvailles, des lancées où l'on aimerait que l'auteur s'attarde. Je pense à ces réflexions sur l'âme russe. Leblanc fait tout pour dérouter son lecteur et il y arrive parfaitement.

